

→ rencontre avec Jean-Claude Mourlevat



Terrienne, photo Patrick Leger,
Gallimard Jeunesse, 2011



Histoire de l'enfant et de l'œuf, ill. Fabienne
Teyssède, Mango, 1997



L'enfant Océan,
ill. Christian Heinrich
1999, Pocket Jeunesse

Nous avons rencontré Jean-Claude Mourlevat à l'occasion de la sortie de son nouveau livre : *Terrienne*, publié par les éditions Gallimard Jeunesse.

Annick Lorant-Jolly : Vous êtes l'un des grands romanciers français pour la jeunesse, avec plus de vingt titres publiés, surtout des romans, quelques contes et albums. Le premier date de 1997 ?

Jean-Claude Mourlevat : Oui, c'était un album, *L'Histoire de l'enfant et de l'œuf*. C'est un conte, un texte court, que j'avais écrit pour la scène. C'était une commande. J'en ai écrit quatre autres dont *Le Jeune loup qui n'avait pas de nom* et *Kolos et les quatre voleurs*, qui ont été adaptés en albums. Cette publication m'a incité à tenter ma chance en écrivant un roman. J'avais ainsi mis le pied par hasard en littérature dite « de jeunesse » et j'y suis resté, sans savoir que je m'y engageais pour longtemps, puisque treize ans après j'y suis encore. Mon premier roman date de 1998 : *La Balafre*. Puis, avec *L'Enfant Océan*, en 1999, j'ai commencé à croire que c'était une affaire plus sérieuse que je ne le pensais. Il a eu du succès, auprès des professeurs de français, des bibliothécaires, des documentalistes qui sont tombés sous le charme. J'ai d'ailleurs eu peur un temps de rester « Monsieur L'Enfant Océan », mais y a eu ensuite *La Rivière à l'envers*, puis *Le Combat d'hiver*, chez Gallimard, qui ont fait que je n'étais plus estampillé sur un titre. Ce roman-là est plus volumineux, plus complexe, comme *Terrienne*. Ils s'adressent à des lecteurs et lectrices plus âgés. Mais *L'Enfant Océan*, pour moi, est aussi presque un roman pour adulte.

Pour *La Rivière à l'envers*, je me rappelle m'être dit – après des remarques qu'on m'avait faites – : pour un temps je vais laisser les choses sombres et graves, comme *L'Enfant Océan*. Je vais écrire un roman d'aventures. Un roman d'aventures avec un héros positif qui traverse des paysages immenses, qui est confronté à des épreuves, qui les surmonte. Un vrai livre d'aventures, super classique. Je vais m'amuser avec ça, je vais entrer dans un genre répertorié, modestement... Et c'est ce que j'ai fait. Je voulais une tonalité beaucoup plus claire.

Et quelquefois je vais rendre visite à des classes qui étudient *L'Enfant Océan*. Je demande : « Vous l'avez lu ? ». « Nous l'avons étudié ! Et nous avons plein de questions à vous poser ! » Des enfants qui pour moi sont trop jeunes. À moins d'avoir été vraiment guidés par le maître ou la maîtresse, ils passent souvent à côté. Ils disent par exemple : « On s'est bien amusé, dans *L'Enfant Océan*, il y a des gros mots, on a bien rigolé ! ».

rencontre avec Jean-Claude Mourlevat

A.L.-J. : Dommage... Puis vous vous êtes « offert » une nouvelle parenthèse un peu plus légère destinée aux plus jeunes, avec *La Ballade de Cornebique* ?

J.-C.M. : Alors là je conteste... Bien sûr c'est un autre registre. Mais dans *La Ballade de Cornebique*, il y a des chapitres que je trouve poignants, extrêmement dramatiques, où il est question de la vie et de la mort. Sa couverture m'a toujours semblé un peu trop BD, elle tire le roman vers une tranche d'âge trop jeune. Si vous mettez *La Ballade de Cornebique*, avec sa couverture, dans les mains d'un jeune de 13 ans, il vous la jette au nez. Du coup on la lit plus tôt, mais alors les enfants restent à côté de pas mal de choses. J'y suis très attaché et j'aimerais bien qu'il soit lu par des plus grands.

Marie-Ange Pompignoli : Dans *Terrienne*, vous abordez un genre très différent, entre science-fiction et fantastique. Au début le roman est vraiment ancré dans le quotidien, aujourd'hui, en France, avec des lieux précis – au contraire du *Combat d'hiver*, par exemple, où le cadre évoque des lieux connus mais reste flou. Et puis on bascule dans un monde parallèle, dans un genre de science-fiction. Qu'est-ce qui vous a poussé à changer de registre ?

J.-C.M. : L'envie justement de me dépasser, de changer de genre, d'explorer des contrées inconnues pour moi. Par jeu, parce que je déteste m'ennuyer et ennuyer les lecteurs. Il y a une route qui est tout près de chez moi, la D8, entre Saint-Étienne et Montbrison, que mon existence me fait prendre souvent. C'est une route rectiligne, dans la campagne. Et mon projet, dans un premier temps, était d'écrire, pour une fois, un roman qui serait vraiment situé, ici, chez moi, avec les noms des villages, des commerces, et aujourd'hui. En roulant sur cette D8, j'ai imaginé le début, avec cet écrivain – ce n'est pas moi, ou c'est peut-être moi dans quinze ans... – qui prend une jeune fille qui fait de l'auto-stop. Il ressent quelque chose d'un peu mystérieux chez elle. Mais quoi ? La phrase qui a tout déclenché, c'est : « Qu'est-ce que vous faites, Monsieur ? » « Je suis écrivain..., et vous ? » « Moi, je vends des chaises et... je cherche ma sœur ». À partir de là, j'ai imaginé que ce roman pourrait basculer au plus loin, où je ne suis jamais allé, dans un monde parallèle où la sœur en question serait perdue, et où il faudrait essayer d'aller la chercher, pour la ramener. La phrase est sur mon cahier, ou sur l'ordinateur : « Je cherche ma sœur ». Je ne fais pas de plan, ni de scénario. Donc mes « trouvailles », appelons les comme ça, me mettent au défi de les justifier. Et où est-elle cette sœur ? Je tire petit à petit le fil de l'histoire, je le développe, je l'en-

richis, je reviens en arrière parce que je me piège moi-même, car, comme rien n'est construit à l'avance, je me trouve parfois face à un mur. Quelquefois je trouve une solution, il y a une porte qui s'ouvre ; mais pas toujours, et alors je suis obligé de revenir en arrière pour faire bouger quelque chose.

A.L.-J. : Cet autre monde dans lequel cette jeune fille va chercher sa sœur est un monde futuriste extrêmement inquiétant, comme l'était aussi la société dans *Le Combat d'hiver*.

J.-C.M. : Oui, mais bien différent quand même. Pour la société du *Combat d'hiver*, le lecteur a des références : des dictatures connues, de notre Histoire. Pour moi, c'est une dictature d'extrême-droite, avec le culte du corps, de la force, de la brutalité... Alors que dans *Terrienne*, c'est vraiment autre chose, c'est une autre façon d'être, puisque dans ce monde les gens ne respirent pas. Un monde très hygiénique, avec cette immense ville blanche et beaucoup d'espace, où les gens sont à distance. Pour venir sur Terre kidnapper les femmes Terriennes, les jeunes hybrides suivent des cours pour pouvoir s'assimiler aux Terriens. Il y a des leçons de cuisine pour s'initier à la quiche lorraine et aux boudins aux pommes, qui les dégoûtent... Ils ont des anti-nausées pour ça. Et puis des « leçons de sentiments » : « Qu'est-ce que la honte ? ». Il faut leur expliquer, par exemple, ce sentiment-là. Ils n'éprouvent pas grand-chose. Ils n'ont pas de maladies, ils n'ont pas d'accidents. Tout est réglé, merveilleusement bien. On a l'impression d'une société tout à fait lisse, sécurisée, et en même temps, d'un seul coup il y a des irruptions de violence extrême, dirigées contre les déviants, ou les Terriens : on les jette par la fenêtre, ou on les frappe à mort.

M.-A.P. : Estrellas, l'endroit où l'on envoie les gens mourir, est un gigantesque four crématoire qui fait penser à la Shoah, ainsi que le nom Estrellas, les Étoiles. Dans tous vos romans, on retrouve des références historiques ou géographiques que l'on peut situer... Pour *Le Combat d'hiver*, je pensais à Prague. Toute une partie du *Chagrin du roi mort* évoque les grandes batailles napoléoniennes en Russie. Ces références sont-elles voulues ?

J.-C.M. : Elles viennent naturellement dans le récit, je le nourris de ce que je connais – Prague, la Shoah... –, de ce qui fait notre stock émotionnel et de connaissances. Quand on écrit un roman, on n'invente pas grand-chose, on reprend des éléments qu'on a lus, vus, on les transforme, on les transpose. J'aime le cinéma. Je lis beaucoup, surtout de la littérature. J'ai l'impression, dans la fiction, de me rapprocher au plus près de la vérité des personnes. Je regrette par-

rencontre avec Jean-Claude Mourlevat

fois de ne pas savoir grand-chose en économie ou en histoire, ce serait utile. Je connais bien sûr l'histoire comme tout le monde. Mais, par exemple, dans *Le Chagrin du roi mort*, une partie du décor est effectivement la Campagne de Russie. Si l'on me demande de parler du point de vue historique de la Campagne de Russie, je vais me ridiculiser. Je sais que ça c'est passé dans les années 1810, mais ne m'en demandez pas plus... Le passage de la Berezina, ce sont des images que je trouve bouleversantes, des images émotionnellement très fortes, ce pont qu'on essaie de construire et qui s'écroule sans cesse dans l'eau glacée, avec l'ennemi qui est derrière. C'est absolument fascinant. Ces images historiques me nourrissent. De la même façon que pour *Le Combat d'hiver*, je suis nourri par des références politiques sans être du tout spécialiste de la politique.

A.L.-J. : Chacun de vos romans ouvre sur un monde imaginaire, très dense, très visuel aussi. Aimez-vous la peinture ?

J.-C.M. : J'ai découvert la peinture tardivement, depuis une quinzaine d'années. J'étais vraiment inculte et puis, petit à petit, je me suis constitué des références. J'ai écrit un roman qui a eu très peu de succès, je le regrette d'ailleurs, c'est *La Prodigieuse aventure de Tillmann Ostergrimm*. Le cadre de départ, c'est Brueghel, c'est Anvers, la Belgique, la Hollande et ses couleurs.

M.-A.P. : Dans presque tous vos romans, revient le thème de la liberté. Tillmann part de chez lui parce qu'il refuse l'avenir dans lequel son père veut l'enfermer ; et dans *Terrienne*, l'enjeu est de libérer Gabrielle et de mettre fin au trafic des femmes esclaves.

J.-C.M. : Et pour expliquer ça, sans doute faut-il, comme pour beaucoup de choses, remonter à l'enfance. J'étais interne de l'âge de 10 ans jusqu'à 18 ans. Je l'ai relaté dans un récit, *Je voudrais rentrer à la maison*. Peut-être vous souviendrez-vous d'une scène, à propos de la liberté. Au milieu de la nuit je me levais, j'allais aux toilettes et je montais sur le siège, il y avait une sorte de vasistas qui s'entrouvrait, je me hissais et je regardais. Tout le monde dormait, c'était le silence absolu, et je regardais les champs, les prés, la terre... j'entendais des animaux. Pour moi, cela reste l'image de la liberté. La liberté désirée, alors que j'étais enfermé. Ce n'était pas une prison mais ça y ressemblait un peu. Quand je discute avec des amis auteurs, on se dit que nous sommes tous hantés par deux ou trois thèmes obsessionnels qui proviennent de l'enfance et qu'on décline à l'infini. J'écris des romans différents, mais dans chacun, on retrouve : la liberté, l'envie de partir, l'idée de surmonter le désespoir...

A.L.-J. : Vous évoquez des sociétés réelles ou imaginaires assez terribles : dans *L'Enfant Océan*, c'est la nôtre avec le quart-monde, ces gens qui vivent aux marges de nos sociétés. Lorsque ce sont des mondes imaginaires, ce sont aussi des mondes très inquiétants. Mais vos héros sont toujours des personnages qui se battent, qui ne subissent pas leur sort. Il y a là une espèce de force qui est extrêmement stimulante pour les lecteurs... Avec de beaux symboles, comme celui du chant dans *Le Combat d'hiver*. Chanter pour se libérer, c'est une idée forte. J'ai l'impression que fondamentalement vous êtes un optimiste, au sens où malgré votre constat assez réaliste sur tout ce qui ne va pas – vous n'offrez pas aux jeunes lecteurs des univers charmants et sans problème... –, vous semblez croire aux ressources de l'homme, au contre-pouvoir par exemple de l'imaginaire et de la culture, pour essayer d'affronter le réel, dans ce qu'il peut avoir d'oppressant ou de difficile.

J.-C.M. : Les personnages de mes romans sont très différents les uns des autres mais quelquefois je me demande si ce n'est pas un seul et unique personnage qui revient à l'infini sous des apparences diverses : Anne Collodi qui est une jeune fille de dix-sept ans, Cornebique qui est un bouc, Tomek qui est un garçon de treize ans. Au bout du compte je les traite un peu de la même façon. J'ai besoin de d'avoir un personnage central – dans *Le Combat d'hiver* ils sont quatre, mais c'est Hélène Dorma qu'on suit davantage –, qui représente, malgré son jeune âge parfois, une intégrité de pensée, une humanité profonde. Même si psychologiquement ça ne tient pas vraiment. On me dit : « Hannah, dans *La Rivière à l'envers*, elle traverse le désert, toute seule à 13 ans, elle a une réflexion incroyable, ce n'est pas possible ». Je réponds : « Non, mais cela m'est égal, c'est une héroïne de roman, une figure, une sorte de modèle, elle n'existe pas ». J'aimerais connaître Hannah, Cornebique, Hélène Dormann. S'ils existaient, ce seraient pour moi des personnes aimables, au sens de pouvoir les aimer. Et il est vrai que ces personnages sont porteurs des mêmes valeurs. Ils sont attachants, au point que pour *Le Combat d'hiver*, j'ai eu très souvent à répondre de la mort de l'un d'eux, Milos. Dans toutes les rencontres que j'ai faites avec des classes – des 4^e, 3^e, lycée –, la question revient inmanquablement : « Comment avez-vous osé, comment avez-vous pu ? ». Alors j'essaie de me justifier. J'ai reçu récemment le courriel d'une jeune lectrice : « Vous qui avez la responsabilité de vos personnages, comment avez-vous pu le tuer ? ». Alors je lui ai expliqué : « Je te remercie d'avoir lu le roman mais voilà pourquoi je l'ai fait mourir. Sans sa mort le roman ne tient pas, etc. ». J'envoie ma réponse et pour moi l'affaire est close. Mais quelques jours plus tard je reçois un nouveau mail de cette

rencontre avec Jean-Claude Mourlevat

jeune fille qui me dit : « Non et non, je n'accepte pas, alors j'ai réécrit la fin du roman ». Et elle a réécrit les quarante dernières pages avec Milos survivant. Incroyable, non ?

M.-A.P. : Il me semble que depuis *Le Combat d'hiver*, vous vous adressez à des lecteurs de plus en plus grands, à la limite des adultes – dans *Terrienne*, de façon pudique certes, est fait référence à la traite des femmes. Avez-vous un projet d'écriture à destination des adultes ?

J.-C.M. : Non, pas vraiment. Je ne sais même pas encore quel sera mon prochain roman. Mais quant à la problématique jeunesse ou adulte, quelquefois je m'interroge, et je me réponds le plus souvent : « Tu as trouvé une place » – surtout avec les trois derniers romans chez Gallimard, *Le Combat d'hiver*, *Le Chagrin...* et celui-ci –, une place un peu particulière, intermédiaire. Mais je me trouve encore, techniquement, en Jeunesse : chez Gallimard Jeunesse, dans les bibliothèques, les librairies... Je n'irai jamais à la Grande Librairie de Busnel parce qu'il ne lira jamais ce roman. Ceci dit je me sens extrêmement bien là où je suis. J'ai beaucoup de lecteurs, dont de nombreux adultes. Je suis très bien traité par mon éditeur, qui assure vraiment la promotion de mes livres. Ma tendance serait à ne pas bouger. Il me semble avoir encore à écrire pour ce public-là, cette tranche d'âge.

Je suis bien aussi avec les plus jeunes, puisque j'ai vécu des rencontres, j'ai vu des CE2 qui avaient lu *La Troisième vengeance de Robert Poutifard*, c'est mon public aussi, les petits.

A.L.-J. : La couverture de *Terrienne* tire d'ailleurs – contrairement à *Cornebique* – vers les adultes, avec une illustration sur fond blanc et un grand espace vide, quelque chose d'assez sobre...

J.-C.M. : Cette couverture est excellente, elle me plaît beaucoup. Sur le premier projet on voyait l'héroïne du roman, Anne Collodi, en trois-quarts, et puis une femme de cet autre monde qui, fascinée par sa respiration, pose la main sur sa poitrine.

M.-A.P. : Il y a eu apparemment une hésitation sur le titre aussi, avant sa parution il était annoncé sous le titre *Les Passagers de l'Hôtel Légende*, et c'est devenu *Terrienne*. C'est intéressant car il y est question justement de ce qui fait l'humanité des gens, leur « pâte humaine ». À un moment Anne a un petit carnet où elle marque : « respirer, chanter, pleurer... » : tout ce qui nous caractérise par rapport à ces zombies pas vraiment humains.

J.-C.M. : Tout à fait. On a tourné autour de titres comportant le mot « terrienne », le tout premier que j'avais proposé



Le Combat d'hiver,
ill. Henri Galeron,
Gallimard Jeunesse, 2006



La Ballade de Cornebique,
ill. Clément Oubrière,
Gallimard Jeunesse, 2003
(Hors piste)



Je voudrais rentrer à la maison, Arléa, 2002

web <http://lajoieparleslivres.bnf.fr>

Retrouvez sur notre site le compte-rendu de la rencontre avec Jean-Claude Mourlevat de notre cycle de formation « Visiteurs du soir » ainsi que l'article de Claude Ganiayre : « Jean-Claude Mourlevat : Les mots qui réveillent » et « La musique de Cornebique », publié dans le n°235, juin 2007 de notre Revue.

rencontre avec Jean-Claude Mourlevat

était « Anne Collodi, terrienne ». Jusqu'au moment où l'on s'est rendu compte qu'il fallait le mot « Terrienne » tout seul. Simplement *Terrienne*...

A.L.-J. : Pour revenir au récit lui-même, cette idée d'aller chercher sa sœur de l'autre côté de..., évoque-t-elle pour vous le mythe d'Orphée ?

J.-C.M. : Bien sûr : dans la troisième partie qui s'appelle « Estrellas », se trouve en exergue cette petite phrase : « Orphée se rendit aux enfers pour ramener sa fiancée... ». Il y a aussi des références à « La Barbe-bleue ». J'avais repris le conte du « Petit Poucet » dans *L'Enfant Océan*, et j'ai eu longtemps cette idée de poursuivre avec un autre conte. J'ai intégré ici des éléments de « La Barbe-bleue » : la fille s'appelle Anne, elle cherche sa sœur... Mais je n'ai pas filé la comparaison très loin. C'est un thème qui flotte en arrière-plan.

J'ai aussi imaginé un parallèle entre Orphée et Eurydice d'un côté et les deux sœurs dans mon roman : Orphée peut ramener Eurydice chez les vivants à condition de ne pas la regarder, mais à la limite entre les deux mondes il se retourne, il la regarde et la perd pour toujours. Ici, Gabrielle, qui est dans un état d'épuisement absolu, dit à sa sœur : « Parle-moi, rappelle-moi ce qu'il y a chez nous ». Mais Anne ne sait plus, elle dit : « Chez nous il y a... des portes... il y a des... », et elle continue à énumérer des choses, car elle se dit : « Si je m'arrête de parler elle va mourir. Orphée, lui ne pouvait pas se retourner pour la regarder et moi il faut que je lui parle, si je n'en ai plus la force, elle va mourir. ».

A.L.-J. : Ce qui me frappe, c'est votre rapport très respectueux à vos lecteurs. Vous refusez cette tendance actuelle du roman pour adolescents/jeunes adultes hyper noir, hyper réaliste, où il n'y a aucun recours, où le lecteur est plongé d'entrée de jeu dans le monde réel et ses horreurs. Alors que vous, vous refusez toute complaisance, y compris dans la description des scènes très violentes, très dures. Peut-on parler de bienveillance ?

J.-C.M. : Je crois que je suis bien élevé ! Il y a des choses qu'on fait, qu'on doit faire, il y a des choses qu'on ne doit pas faire. Ce que je n'ai pas envie de faire – peut-être que certains le font –, c'est de dire : « Certes, j'écris en jeunesse, je suis un écrivain pour la jeunesse mais regardez jusqu'où je suis capable d'aller, dans la violence, le fait de parler de la mort, de la sexualité... ». Non, le défi n'est pas là, il n'est pas dans la crudité des mots ou dans la violence de la narration – une sorte d'obscénité. Dire « je suis bien élevé », c'est bien sûr réducteur, mais même si j'écrivais pour des adultes, délibérément, il y a des choses que je ne me permettrais pas parce que ça me gêne. J'essaie

d'aller au bout de ce que j'ai à dire, mais je le fais dans la forme qui me convient.

Mes références littéraires ne sont pas vraiment des références de littérature jeunesse en fait. Je lis tous azimut. Il y a trois ans j'ai lu beaucoup de littérature russe. Et là je me suis mis à la littérature classique anglaise, parce que j'ai des lacunes. Je lis *Les Hauts de Hurlevent* en ce moment, comment être plus classique ? Je me nourris de ça, cela m'aide à écrire. Quand on lit de telles œuvres, ça vous hisse un peu, d'une certaine façon. Ça donne des exigences. Quand on me demande ce que je suis et que je réponds « je suis écrivain », il faut que je le justifie, que je le mérite ! Alors j'y travaille... Je ne suis pas un styliste, mais j'essaie de travailler mon écriture. J'essaie d'aller au plus simple, tout en gardant tout ce qu'il faut de contenu. Plus la phrase est simple, mieux elle me convient, dans la mesure où je n'ai renoncé à rien de ce qu'elle doit transporter comme sens et comme émotion. Un style trop travaillé éloigne un peu du ressenti. Je n'aime pas lire des auteurs dont on dit qu'ils écrivent extrêmement bien – il y a en arrière-plan une petite musique qui le fait remarquer avec insistance. Ça m'insupporte, il ne faut pas qu'on le voit.

Et au-delà de l'aspect technique de l'écriture, j'essaie d'explorer des sujets, des thèmes qui me sont propres. Ce que j'ai à dire se trouve dans mes romans, pas dans les interviews. Quand je parle de mes livres, j'ai tendance à désamorcer l'émotionnel par pudeur.

Dans *Terrienne*, il y a comme une absence de décors, très bien rendue par la couverture, d'ailleurs – et bien différente du *Combat d'hiver* ou du *Chagrin du Roi mort* où les décors étaient consistants – : le désert blanc, aucun vent, une ville étendue sans vraiment de repère marquant... J'ai beaucoup travaillé pour qu'il y ait quand même une épaisseur, elle se trouve dans les souvenirs d'Anne, et dans ce qu'elle ressent. Moi, j'ai été marqué par l'hiver, dans une ferme en Auvergne, par la marche tous les jours entre l'école et la maison, dans le froid, vers la chaleur. Et souvent dans mes romans, on cherche la chaleur sous toutes ses formes : la chaleur physique mais surtout la chaleur des gens, la chaleur du cœur.

Propos recueillis le 19 janvier 2011

web

voir aussi le site personnel
de Jean-Claude Mourlevat :
www.jcmourlevat.com